

**Rien n'arrive par
hasard.**

Amélie RIBAUT

μ

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-5321-0

© Amélie RIBAUT

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

Depuis son plus jeune âge, Amélie RIBAUT a toujours voulu s'essayer à l'écriture. Le frottement de la plume sur le papier, qui de sa délicate encre forme des lettres puis des mots est une sensation qu'elle aime par-dessus tout. Telle une légère brie, sa main virevolte sur le papier. Ce n'est cependant que dans des conditions dramatiques – lorsque l'anorexie mentale s'est immiscée dans sa vie – que cette passion s'ouvrit à elle comme une évidence certaine.

En 2013 elle sort son premier roman, *L'Espoir de vivre*, suivit un an plus tard de *Rien n'arrive* par hasard.

Le noir contre le blanc, le mal contre le bien. Dans le tumulte des sentiments, la douceur se mêle à la violence, l'amour se confond avec la haine.

Fabulation ou vérité ?

Dans un monde où, les apparences sont trompeuses, ils ne peuvent se fier qu'à eux

La folie, l'illusion, l'amour, la trahison et la peur sont d'autant de sentiments qui jalonnent leurs parcours.

Rien n'arrive par
hasard.

1)

Quelque peu pressée, je sortis en trombe du bâtiment et dévalai les escaliers, de grands escaliers de marbre reflétant la fraîcheur qui régnait au sein de l'entreprise. Je ne prêtai aucune attention à mes collègues postées devant l'entrée de l'immeuble. Certains ne me remarquèrent même pas – une collègue parmi tant d'autres – et d'autres m'adressèrent un sourire. Je restai impassible devant cet élan de politesse, cela glissa sur moi telle une légère brise. Ce semblant d'amitié ne m'intéressa que très peu. Aucune différence ne se faisait ressentir entre ceux qui m'ignoraient, qui faisaient comme si je n'existais pas, comme si je faisais partie des murs, et ceux qui tentaient de dresser un contact. Je n'avais jamais jugé important d'apprendre à les connaître. Ce n'était que mes collègues, rien de plus. Dire que l'on avait une relation cordiale pouvait s'avérer par moment être un doux euphémisme. Les clefs à la main, je me dirigeai précipitamment vers ma voiture. Un pied devant l'autre, je trottinai, pour ne pas perdre plus de temps. Je possédais une simple Citroën C3 que j'avais acquise il y a quelques mois pour une bouchée de pain. De couleur verte, elle reflétait l'espoir, ce doux sentiment qui m'animait au plus profond de moi. Au premier regard, j'avais flashé sur cette voiture, bonne pour la casse. Elle aussi avait le droit à un second souffle de jeunesse. Personne n'en voulait, mais j'aurais tout fait pour qu'elle m'appartienne.

Machinalement, je m'assis derrière le volant et mes yeux se portèrent sur le rétroviseur. Ce que je vis m'horripila, ce n'était pas moi. Une fille qui me ressemblait tout simplement. À l'allure identique, elle et moi étions en tous points différents. Je risquais à tout instant de me perdre, de m'oublier. Je luttais. Un duel où tous les coups étaient permis s'installa entre mon corps et mon âme. Il ne pouvait y avoir qu'un seul vainqueur. Sans plus attendre, je m'effondrai. Mes larmes me piquaient les yeux, une à une elles s'extirpèrent et coulèrent le long de mes joues. Mes poings atterrirent sur le volant. La colère avait envahi mon corps, mon esprit et mon cœur. Elle avait pris le contrôle. S'en était trop. Énergiquement, je secouai la tête. Une douleur imminente vint me saluer. J'espérais en extraire mes pensées, les faire sortir à tout jamais. Je ne devais pas concrétiser mes envies, au risque de renoncer au lendemain. Il ne le fallait surtout pas, j'avais beaucoup trop travaillé pour en arriver jusque-là, pour me laisser couler. J'étais un paquebot, pas un simple bateau en papier. Des vautours, le monde du travail en était rempli, mais pour m'écraser, ils allaient devoir attendre leur tour. Je ne récoltais que la somme de ce que j'étais. Ce n'était que le résultat de ce que je faisais. J'attrapai un mouchoir dans mon sac et m'essuyai les yeux peu à peu devenus rouges. Ils étaient gonflés, cernés comme si je n'avais pas dormi depuis des jours et des jours. Doucement, je tournai la clef du contact, appuyai sur l'embrayage et reculai. Je ne prêtai pas attention à la voiture qui s'engageait derrière moi. J'agissais comme si j'étais seule, comme si le parking m'appartenait. Un bruit de ferraille

me ramena à la réalité des choses. La légère secousse engendrée poussa mon corps vers l'avant. Ma tête frôla le volant, la ceinture de sécurité me retint. Indemne de toutes lésions apparentes, je sortis de mon véhicule.

- Il ne manquait plus que ça. Me déclarais-je à moi-même.

Je vis un homme analyser sa voiture sous toutes les coutures. Le genre de voiture qui montre de suite à qui l'on a à faire. Arrogante, classe et imposante. Elle devait coûter dans les vingt mille euros. Le genre de voiture que l'on s'offrait pour en mettre plein la vue, pour ne surtout pas passer inaperçu. Je n'avais jamais vu un regard tel que le sien, d'un bleu pénétrant. Ses cheveux bruns, mal coiffés, en bataille, faisaient ressortir la lueur de son visage, de son regard. Une ombre se dressait sur ce tableau, sur cet ange tombé du ciel qui me faisait face : il était hautain. Je n'avais jamais vu pareil orgueil et pareille fierté se dégager chez une personne. J'étais déconcertée. Face à lui, je ne faisais pas le poids, mais je n'avais pas l'intention de me laisser avoir. Cet accrochage était tout ce qu'il manquait à cette magnifique journée. Je voulais rapidement mettre un terme à cette journée, l'éventualité que quelque chose puisse me retarder m'était inconcevable. Les seuls mots qui sortirent de la bouche de l'homme n'étaient rien d'autres que des reproches, des affabulations qu'il adressait à mon égard. Son impolitesse ne me surprenait pas, cela allait de pair avec l'impression qu'il

dégageait. Son acharnement envers moi était inapproprié. Il sortit des papiers de sa boîte à gants, et en moins de deux minutes le constat fut fait. Sans lui adresser le moindre mot d'excuse ou d'au revoir, je retournai à ma voiture. À vive allure, je partis. Un regard dans le rétroviseur accompagna mon départ. Ironiquement, de toutes mes dents, je lui souris. L'homme prit cela pour de la provocation. Mon attitude ne lui plaisait guère. Arrivée à un feu rouge, je me penchai sur le siège passager, plongeai ma main tremblante dans mon sac à main et en sortis un sachet de comprimés. J'en mis délicatement un sur ma langue, penchai la tête en arrière et l'avalai. Je me sentis à présent apaisée, apaisée de l'intérieur. Puis, l'air de rien, je repris la route.

*

Instinctivement et sans me poser de questions, je fermai la porte de mon appartement à double tour. C'était une règle que j'avais instaurée avec ma colocataire : toujours fermer la porte à clef, même si l'une d'entre nous était dans l'appartement. Nous n'habitions pas dans le quartier le plus sûr de la ville, c'était une manière comme une autre de se protéger. Beaucoup trop de cambriolages avaient eu lieu ces derniers temps dans notre immeuble pour que nous prenions des risques inutiles. La petite mamie que l'on avait comme voisine était elle aussi terrorisée, persécutée à l'idée que tous les visiteurs étaient des malfrats.

Elle voyait le mal partout et en tout le monde. Personne à part Sarah et moi ne trouvait grâce à ses yeux.

Mes pieds se dirigèrent instantanément dans la salle de bain. Je me fis couler un bain, ôtai mes vêtements et me glissai dans l'eau chaude et fumante. La mousse trop peu présente à mon goût, je vidai la moitié de la bouteille de gel douche dans l'eau. L'odeur boisée me piqua les narines. De ma main droite, j'agitai l'eau énergiquement. Une crampe dans l'avant-bras vint rapidement me tenir compagnie. La mousse apparaissait peu à peu, recouvrant au fur et à mesure l'eau claire. Le fond de la baignoire disparaissait au rythme que la mousse apparaissait. Elle recouvrait à présent mon corps. Mon intimité était protégée. La musique dans les oreilles, je laissai mon corps glisser et m'allongeai lentement. Les bras sur le rebord de la baignoire, je me sentais bien. Les mauvais souvenirs se dissipèrent au profit des bons qui naissaient sous le coup de mon imagination. Mes yeux se fermèrent. Je ne pensais à rien d'autres qu'aux paroles qui défilaient dans mes oreilles. Mon esprit se ferma peu à peu à toute autre suggestion. Seule la voix de l'artiste résonnait dans ma tête. Cet instant de relaxation, de bonheur éphémère me redonna le sourire. Seule, je pouvais me retrouver avec moi-même. Le grincement qu'émettait la porte d'entrée me fit sursauter. Je n'avais pas prévu le retour de Sarah aussi rapidement.

- Lana !
- Dans la salle de bain.

Sarah me rejoignit et s'assit sur le bord de la baignoire, poussant ainsi légèrement mon bras. J'étais souriante. La lumière qui reflétait dans l'eau m'offrait une bonne couleur de peau. N'importe qui aurait pu me trouver rayonnante, débordante de joie, mais en un regard Sarah pouvait déceler mon humeur. Elle savait déjouer mes stratégies pour dissimuler mon mal-être. Malgré toute la bonne volonté du monde, je ne pouvais rien lui cacher. Sarah avait appris à lire dans mon regard, à y trouver les émotions que je souhaitais enfouir.

- Quand est-ce que tu vas démissionner ?

Je ne répondis rien. Je me contentai simplement de hausser les épaules et de lui offrir un sourire dont moi seule avait le secret. Un pincement de lèvres discret accompagna mon sourire. Sarah me fixa avec insistance. Elle espérait me faire craquer, me faire sortir de ma bulle. Elle employait les grands moyens.

- Chinois, ça te dit ?

Le menu pour le dîner faisait pour moi un très bon sujet de conversation. Tout était bon à prendre pour orienter Sarah sur un autre sujet que mon travail. Je ne désirais pas entrer dans les détails, c'était ennuyant et inintéressant.

- Lana. Insista de plus belle Sarah.

- Ça va, je t'assure.
- Lana, je te connais.
Tu as beau afficher ton plus beau sourire, ta mine déconfite ne trompe pas.

Elle posa sa main en bas de ma joue, fit délicatement glisser ses doigts et le retira lorsqu'elle arriva au niveau de mes yeux. Une caresse chaleureuse et amicale. Sarah était de nature très démonstrative et tactile.

- Que tu fasses bonne figure en dehors, c'est ton choix et je le comprends parfaitement, mais ici, on est que toutes les deux. Bas les masques.

Sarah se décala lorsqu'elle se rendit compte que je voulais sortir de la baignoire. Elle avait véritablement troublé mon instant magique de bonheur, où mon corps et mon esprit étaient en harmonie. Sarah me tendit mon peignoir, au préalable suspendu au radiateur. La chaleur qui émanait du tissu était agréable, elle me procura des frissons, du bas de mon dos jusqu'à ma nuque. Sarah se dirigea vers le salon et lentement, je lui emboîtai le pas.

- Tu veux un café ?
- Non merci.

Je rejoignis Sarah sur le canapé. Tasse à café à la main, je m'assis à côté de ma colocataire. J'approchai mon délicat visage du bord de la tasse et soufflai doucement sur le contenu. La chaleur dégagait me réchauffai le cœur et causa de la buée sur les verres de mes lunettes, noires, rectangle, elles m'offraient un tout autre regard. Je passai doucement ma main dans mes cheveux, mes doigts glissèrent entre mes mèches. Confortablement, je me calai dans le canapé, les genoux contre ma poitrine. Je ne quittai pas ma tasse à café des yeux. Le regard rivé sur cette dernière, je ne remarquai même pas les grands gestes que me faisait Sarah pour captiver mon attention. J'agissais comme si j'avais quelque chose à me reprocher, comme si j'avais honte. Je cherchais à me faire la plus petite possible. Ne faire plus qu'un avec le canapé. Je luttais. Je n'avais pas le droit de me laisser aller de la sorte, ce n'était pas digne de la femme que j'étais. Sarah m'avait vu pleurer plus de fois qu'elle n'avait de doigts sur les mains pour le dire, mais cette fois-ci, je ne le voulais pas. Mon cœur s'étiolait, pleurait, égaré dans un vide interminable, enlisé dans les pourquoi et les comment. Les nuages autour de moi s'amoncelaient, annonciateurs d'une tempête de larmes que rien ne semblait pouvoir apaiser. Sarah était ma colocataire, mon amie, ma confidente, je n'avais qu'elle. C'était ma famille. Elle avait une place bien plus grande que n'importe qui dans mon cœur. Sans elle, je n'étais rien, juste une petite poussière. Mais je m'en voulais, ce n'était pas à Sarah de ramasser les pots cassés de mes journées. Il n'était pas envisageable de la cantonner à ce

rôle. Cela avait trop duré. Sarah valait mieux que cela. Notre amitié valait mieux que cela. On se connaissait depuis une dizaine d'années. Dès notre premier regard, cela avait été un coup de foudre amical. Depuis, nous ne nous étions plus jamais quittées. Nous étions comme les deux doigts de la main, inséparables. Nous étions plus proches que jamais. J'espérais au plus profond de mon cœur que la roue tournerait un jour que la vie me pardonnerait. Il le fallait. Je le croyais. Je prétextai à Sarah que je venais de me mettre le doigt dans l'œil lorsque malgré mes efforts mes larmes se mirent malgré mes efforts à couler. Pas une seconde, elle ne crut à la crédibilité de mes propos. Elle prit soudainement ma tête entre ses mains. Nos deux paires d'yeux se croisèrent. Sarah mit délicatement ma tête sur son épaule, tout en me caressant les cheveux.

- Ça va aller, je suis là !

Je restais dans les bras de mon amie une dizaine de minutes. Mon cœur s'apaisa. Mes larmes cessèrent de couler. Je finis par me redresser, pris mon paquet de cigarettes et m'en allumai une. Sarah me foudroya du regard. Elle ne supportait pas la fumée de cigarette, d'autant plus quand elle provenait de moi. Le tabagisme passif n'était pas ce qu'elle affectionnait le plus, au contraire. À trois reprises, j'avais voulu arrêter cette addiction nocive, mais à chaque fois, j'avais essuyé un échec. J'avais perdu l'espoir et la motivation. Je n'étais pas une fumeuse du dimanche, un paquet de cigarettes me faisait difficilement une

journée, j'étais une fumeuse avérée. La couleur que mes poumons pouvaient prendre ne m'avait jamais effrayé, les conséquences sur ma santé ne me posaient aucun problème. Sarah avait bien peur de ne jamais s'y faire. Notre appartement était devenu une véritable tabagie. Je me contentai de hausser les épaules. Un énième conflit sur les méfaits de la nicotine ne m'intéressait que très peu. Pas ce soir. Je respirais profondément et calmement et débutai mon récit. Malgré ma réticence à me confier, mon cœur ne demandait qu'à être libéré.

*

Comme tous les matins, je traversais les allées de l'étage, je passais devant le bureau de certains de mes collègues pour me diriger vers celui du big boss. À mon passage, Paul me tendit sa tasse à café vide. Sans lui adresser le moindre regard ou le moindre mot, je la lui pris des mains.

- N'oublie pas le sucre cette fois ! Déclara Pierre en suivant le mouvement de Paul.

Accompagnés d'un profond soupir, mes yeux se levèrent au ciel. Mes idées se bousculèrent dans ma tête. Je rêvais de leur faire ravalier leurs airs supérieurs, les faire redescendre de leur piédestal. Ils ne valaient pas mieux que moi. Un jour, je le leur prouverais. Je ne serais pas cantonnée à ce rôle-ci tout le restant de ma vie. J'errais pour le moment dans les couloirs, sans

aucune direction définie, mais j'avais ma carrière devant moi, je le sentais.

- Regarde où tu vas ! Annonça Véronique en m'évitant de justesse.

Plongée dans mes pensées, dans mes rêves de vie futurs, je ne l'avais pas vue. De carrure imposante, Véronique ne pouvait pourtant passer inaperçue. Sa coupe au carré accentuait la rondeur de son visage. De ses joues bien dodues, je me surprénais par moment à la comparer à un hamster. Malgré l'air grave qui se dégageait constamment de son regard, sa tenue rose lui offrait un peu de légèreté, un peu de gaieté. La tonicité de sa voix allait de même avec sa corpulence. Sa voix portait à des dizaines de mètres. Chuchoter, elle ne savait guère faire. La discrétion était quelque chose d'étranger pour elle.

- Euh... Désolée.

Puis, je continuais ma route jusqu'à la machine à café.

- Lana....

Mon regard se figea sur les deux tasses que j'avais entre les mains. Hésitante, je me retournais doucement, les mettant bien en évidence.

- Le patron veut te voir.
Il t'attend dans son bureau.

Un rictus pu se lire sur mon visage. Cela faisait bien longtemps que mes collègues ne m'avaient pas adressé la parole pour autre chose que pour m'avertir de l'absence de café dans leur tasse. Je n'avais jamais été considérée pour autre chose que pour une serveuse. Certains de mes collègues ignoraient même jusqu'à mon nom. La transparence dominait chez moi. D'un pas précipité, la tête haute, je me dirigeais vers son bureau. Mon enthousiasme s'évanouit aussi rapidement qu'il était apparu. Devant la porte du bureau de mon patron, je m'arrêtai net. Si le grand patron voulait me voir ça ne présager rien de bon. Je secouai tout à coup la tête, de gauche à droite. Je ne pouvais lui faire face la tête remplie d'idées noires, d'absurdités. Je pris une profonde inspiration et frappai fermement à la porte du bureau.

Je m'arrêtais inopinément dans mon récit, laissant mon amie sur sa fin. Je prétextai une envie d'aller aux toilettes et m'éclipsai l'espace de quelques instants. Mes pieds me dirigèrent directement dans ma chambre, où j'avais au préalable posé mon sac à main. À l'intérieur, je cherchai mon sachet de comprimés. Mes yeux s'écarrillèrent, désappointée, je constatai qu'il était vide. Je le pris, le secouai dans tous les sens dans l'espoir qu'une pilule se cache dans un coin. Énervée, je ne pus me contrôler et jetais le sachet vide sur le sol. À pieds joints, je sautai dessus. Un cri de rage sortit de mon petit corps, un son aigu que je ne

me connaissais pas. Sans réfléchir, je pris les premiers vêtements que je trouvais et les enfilai.

- Lana, dépêche-toi. Ne me laisse pas comme ça.

Elle perdait légèrement patience. Cinq minutes que j'étais partie et cela était déjà trop.

- Je dois y aller.
- Lana.... Attends, tu vas où comme ça ?
- Je n'en ai pas pour longtemps.

À vive allure, je me dirigeai vers la porte d'entrée.

- Ne m'attends pas.

Sans un mot de plus et sans un regard, je franchis le seuil de la porte d'entrée. Sarah était déconcertée, mais pas surprise. Mon attitude ne la surprenait pas le moins du monde, elle avait l'habitude. Ce n'était pas la première fois que je m'esquivais de la sorte. Sans la prévenir, j'avais une légère tendance à la fuite. Tel un fantôme, un véritable courant d'air. En un clin d'œil, je disparaissais pendant des heures et réapparaissais comme si de rien n'était. Malgré la récurrence de ce comportement, Sarah n'en était pas moins inquiète. Elle ne pouvait être sereine. Le cœur lourd, l'esprit embué, elle n'avait d'autres choix que de m'attendre patiemment.

2)

J'errais sans aucune direction définie. Tout autour de moi devint flou, impalpable. Je laissai mes pieds me guider. Je ne répondais plus de rien. Je n'avais subitement plus goût à rien. Des larmes s'échappèrent de mes yeux bleus insondables. À hauteur du parc, je n'étais pas sereine. Mon cœur s'accélérait, je pus sentir ses battements contre ma poitrine. Je mis la capuche de mon sweat-shirt et accélérai le pas. J'agissais comme si je me sentais suivie, constamment à vérifier que personne ne me suivait. Je sentais une présence derrière moi, je n'étais pas seule, j'en étais persuadée. Ils me suivaient à la trace. La furtivité était leur point fort, ils étaient partout, même là où on ne les attendait pas.

Le vent commençait petit à petit à se lever. Les branches des arbres s'entrechoquaient, les feuilles sifflaient. La noirceur du parc ne me permettait pas de voir plus loin que le bout de mon nez. En cette nuit, les lampadaires ne fonctionnaient pas. L'obscurité était de mise. J'avais peur. Les bras croisés, je serrais ma poitrine, aussi fort que je le pouvais. Les épaules recroquevillées, j'essayais de me faire la plus petite possible. Je ne voulais pas me faire remarquer, mais la différentialité allait à l'encontre de mon souhait. Dans un lieu où la noirceur était le mot d'ordre, la lumière qui s'échappait de moi devenait aveuglante. Telle une luciole, je virevoltais dans ce monde. Même avec toute la bonne volonté du monde, je ne pouvais

m'intégrer, je ne pouvais me faire passer pour l'un des leur. En addict, ils ne me jugeaient pas crédible. Je ne collais pas à ce personnage-là. Je n'avais selon eux, pas le profil adéquat. Quelque chose en moi les dérangeait. Je ramenaï de l'argent, c'est tout ce qui leur importait. Ils ne trouvaient que leur propre intérêt.

*

Des ombres se profilaient à l'horizon. Des hommes restaient debout au coin de la rue, tandis que les femmes arpentaient le trottoir. Sans marquer de temps de pause, elles faisaient les cent pas. Les hommes s'effaçaient au profit des femmes. Elles devaient paraître seules pour pouvoir faire leur travail correctement. De l'argent contre un service rendu. Elles arrêtaient toutes les voitures qui passaient devant elles. Pas une seule ne leur échappait. Elles ne pouvaient prendre le risque de laisser passer un client potentiel. Le maquillage avait élu domicile leur visage. Plus une seule parcelle de naturel ne s'y trouvait. De véritables pots de peinture. Leur visage reluisait de fond de teint. Leur peau collait. Leurs bouches étaient mises en valeur, bombées et pulpeuses. Un rouge à lèvres, d'un rouge vif bordait leurs lèvres, un trait de crayon en dessinait les contours. À travers ce cosmétique, elles cachaient leur véritable visage. Elles devenaient méconnaissables, comme si elles arboraient un masque. Jamais elles ne dévoilaient leur nature profonde. M'insérant rue Sourdet, j'avançaï parmi ce monde. Mes pieds

dirigeaient ce corps frêle. De la sueur dégoulinait le long de mon front. De la paume de ma main, je me le tapotais, aucun indice ne devait me trahir. En cette nuit chaleureuse, où le vent avait cessé, je tremblais. Je transpirais à grosse goutte. Mes mains devinrent moites. J'étais apeurée.

- Tu t'es perdu, ma jolie ? Demanda une des femmes lorsque je fus arrivée à sa hauteur.

Son accent Russe ne laissait pas de doutes, elle n'était pas native de ce pays. Elle regarda une de ses camarades et toutes deux partirent dans un éclat de rire.

- Regarde, elle est bien trop raffinée pour ça !

L'ironie dans le son de sa voix se laissait entendre. Je ne leur offris aucun signe de réponse. Sans plus attendre, je me dirigeais vers un homme au croisement de la rue Zola et de la rue Sourdet. L'origine de ma venue. Tous me fixèrent sur mon passage. Des sourires apparurent, des grimaces se dessinèrent, j'étais inconsciemment l'attraction de la soirée. Je n'échangeais aucun mot, aucun regard avec l'homme. Un homme d'une trentaine d'années, plutôt ordinaire, une casquette recouvrait son crâne démunie de cheveux. En apparence d'une banalité à toute épreuve. Vêtu totalement de noir, aucune couleur ne venait éclaircir les traits de son visage. Il était fermé, triste.

De la poche de mon jean, deux fois trop grand pour moi, je sortis une enveloppe et la lui tendis. J'attendis, patiemment tendant mon autre main. J'attendais quelque chose en retour. L'homme me regarda et se mit à rire. D'un signe de la tête, il ordonna aux hommes à ses côtés de me tenir. Un à droite, un à gauche, ils me tinrent fermement les bras. Un troisième se posta derrière nous. J'étais encerclée, maintenue tel un vulgaire morceau de viande. Je n'avais aucune possibilité de m'enfuir. L'homme prenait ses précautions, il assurait ses arrières.

- Tu permets ?
- Mais je vous en prie !

Leurs pouces s'enfoncèrent dans ma chair. Ils cherchaient à m'intimider, me montrer que ce n'était pas moi qui donnais les directives. Je subissais. Je n'étais qu'un maillon de cette immense chaîne. Un pion qui n'était aucunement indispensable. Mon sort lui était totalement indifférent. L'homme n'appréciait pas les petites-bourgeoises qui venaient le voir pour pimenter leur triste vie. L'air supérieur qu'elles se donnaient l'agaçait quelque peu. Des femmes comme moi, il en voyait des centaines défiler, une de plus où une de moins cela ne lui changerait rien. L'homme ouvrit l'enveloppe et en analysa soigneusement le contenu. La concentration transparaissait dans son regard. Il acquiesça et ses hommes me relâchèrent. L'empreinte de leurs doigts était visible sur ma peau. En échange, il me donna un sachet. Quelques comprimés se

trouvaient à l'intérieur. Sans me retourner, je partis. Adossé contre le mur, regard enjoué, l'homme fit un signe de tête à ses hommes. Dans un pincement de lèvres, ils acquiescèrent et s'en allèrent. Un léger rictus apparut sur mon visage lorsque je passai de nouveau devant les deux femmes.

- Mesdames,

Hypocritement, j'inclinai la tête. Je me jouais d'elle. En réponse, la femme à l'accent des pays de l'est bien prononcé me fit une grimace. Sa langue était étonnement grande pour ce petit corps.

*

Sur la route qui me menait jusqu'à chez moi, je m'arrêtai dans une ruelle. Je pris le sachet de comprimés dans mes mains et tentai de l'ouvrir. Je n'y arrivais pas. À plusieurs reprises, je fis face à un échec. Mes mains tremblaient, mes jambes flageolaient, ma vue se brouillait peu à peu. J'étais mal en point. Impatiente, je mis un coin du sachet entre mes dents et d'un coup sec, je tirai dessus. Certains s'envolèrent et s'écrasèrent sur le sol. Je ne pouvais concevoir l'idée d'en perdre. J'en avais indéniablement besoin. J'agissais comme si je venais de faire choir de petits trésors. Mes trésors. Un genou à terre, ma main caressa le bitume à la recherche des comprimés. Mes doigts glissèrent sur le sol, les ramenant dans la paume de ma main, quelques cailloux se mêlèrent aux comprimés. Rapidement,

sans perdre davantage de temps, je fis le tri, époussetai mes pilules et soigneusement, je les mis à l'abri dans leur sachet, légèrement percé. J'en mis délicatement un sur ma langue, penchai la tête en arrière et déglutis. L'espace de quelques secondes, je me tins au mur. Un léger vertige vint me saluer. Un long et profond soupir s'échappa de mon corps. Je me sentais à présent bien, une sensation indescriptible m'envahit. Je me sentais vivante, vivante comme jamais.

Comme si de rien n'était, je repris la direction de mon appartement. Sarah s'était endormie sur le canapé. Jusqu'au dernier moment, elle avait lutté contre le sommeil, mais la fatigue avait eu raison d'elle. Ses paupières s'étaient fermées. Elle n'avait pu m'attendre plus longtemps. Cette délicate attention me surprit et m'émua. Je dépliai un plaid et doucement, je la couvris. Je restai immobile quelques secondes à la contempler. Mes pieds étaient comme subitement collés au sol, impossible de bouger. J'avais l'impression de faire face à un ange. Sarah dégageait une certaine pureté. Elle possédait une cette lueur, cette insouciance qui faisait d'elle une personne à part entière. La tête sur l'oreiller, sans plus attendre, je m'endormis à mon tour et me laissai porter par mes songes.

*

Quelques heures plus tard, je me réveillai. J'eus la désagréable impression de n'avoir dormi qu'une ou deux heures. Mes mains

se dirigèrent instantanément vers mes yeux, de mes doigts encore endormis, je me frottai énergiquement les yeux. Dans un petit cri strident, je m'étirai de tout mon long. J'avais du mal à émerger. À tâtons, je me dirigeais vers la cuisine et allumais la cafetière. Le vrombissement qu'elle émettait, l'odeur qui s'en échappait fit apparaître un léger sourire sur mon visage. Les yeux à moitié clos, je me délectais de cet instant. Tasse à la main, je m'assis sur le canapé. Me dirigeant vers ma salle de bain, j'allumai ma chaîne hi-fi. Rien de mieux que la musique pour me mettre de bonne humeur. Je restai sous la douche une bonne vingtaine de minutes. Je n'en avais que faire de ma facture d'eau. Cela m'importait peu, une futilité parmi tant d'autres. L'argent pour moi n'avait aucune valeur. L'eau chaude ruisselait le long de mon petit corps. La mousse n'était plus, l'eau avait éliminé tout résidu de savon il y a de cela bien longtemps. La tête contre le carrelage, les bras le long du corps, j'étais statique, comme si je dormais debout. J'avais un grand besoin de me nettoyer. Je me sentais sale, souillé de l'intérieur, même si je sentais bon, l'odeur de thé vert s'était installée sur ma peau. Je passais ma main gauche dans mes cheveux et d'un coup sec, j'en fis glisser l'eau qui s'y trouvait. Dans un claquement, l'eau s'écrasa contre les parois de la douche. Un haut-le-cœur me tint subitement. Par précaution, je dirigeais ma main vers ma bouche. J'espérais faire pression pour que rien ne sorte. À vive allure, je sortis de la douche. Nue comme un ver, j'eus à peine le temps de m'agenouiller devant les toilettes. Sans plus attendre, je me mis à rendre le peu que j'avais avalé depuis

mon réveil. Mes yeux me piquaient, ma gorge me brûlait, mon nez coulait. De froid, je tremblais. Je restais accoudée à la cuvette des toilettes quelques secondes. Je ne comprenais pas ce qu'il venait de se passer. J'étais déboussolée. Je pris du papier toilette, me mouchai et m'essuyai la bouche. J'allumai le robinet d'eau froide et restai à contempler le filet d'eau, comme hypnotisé, incapable de bouger le moindre membre. Regard sur le robinet, je ne voyais plus que lui, j'eus l'étrange impression que le filet d'eau se décomposait en deux. Sans réfléchir, j'insérai ma tête sous l'eau bien froide pour me rafraîchir les idées. À présent, sans en comprendre les raisons, je me sentais légère, purifiée. Comme si je venais d'expulser tout ce qui me tracassait. J'avais évacué les pensées qui me hantaient. L'esprit léger, je partis.

*

Dans l'ascenseur du parking qui menait à l'étage de l'entreprise où je travaillais, je croisai mon propre regard dans le miroir. Mon reflet, jamais je n'avais pu le supporter, il me donnait des sueurs froides. Énergiquement, je secouai la tête. Je me calai contre une des parois de l'ascenseur, penchai la tête en arrière et pris une pilule. J'avais besoin d'aide, je ne pouvais faire l'impasse sur ce qu'elle me procurait. Arrivée à destination, la petite secousse produite par l'arrêt de l'ascenseur me fit avaler de travers. Je toussotai à plusieurs reprises et respirai profondément. Fortement, je respirai. La poitrine bombée, d'un

pas assuré, je sortis de l'ascenseur. La prestance et l'assurance émanaient à présent de mon corps frêle. J'arborais les allées de l'étage la tête haute. Comme s'ils n'existaient pas, devenus les fantômes de mon passé, je passai à côté de mes collègues, sans leur adresser le moindre regard. Sur mon passage, Pierre, comme il l'avait fait la veille, me tendit sa tasse à café vide. Je ne pus m'empêcher de rigoler. Ce service, ils allaient devoir le demander à quelqu'un d'autre. Je n'étais plus la bonne à tout faire de "Get Light". L'époque où ils me crachaient dessus était révolue. Les yeux de Pierre, comme ceux de ses collègues traduisaient sa surprise. Ébahi, il ne pouvait cacher son étonnement. Les lèvres pincées, il me sourit amicalement. L'ironie que cette attitude dégageait se voyait comme le nez au milieu de la figure. J'attisais à présent plus de jalousie que je ne l'aurais cru. J'étais en une journée passée de la fille insouciante, que personne ne connaissait, à une fille que le personnel jalousait. Ma vie avait basculé en vingt-quatre heures. J'étais contre mon gré devenue la fille à abattre. Celle qui leur barrait le chemin, qui les empêchait d'atteindre leur but et le véritable poste qu'ils pensaient mériter. Les yeux de Paul se froncèrent. Sa ride du lion fit clairement son apparition. Il sentit la rage monter en lui. Sa collaboratrice lui mit délicatement la main sur l'épaule.

- J'ai mis quatre ans à avoir ce poste !

Il ne parvenait plus à dissimuler sa colère. Sa voix le trahissait. Il ne pouvait rester muet une seconde de plus. Son orgueil venait d'être touché.

- Je sais.
- Elle ne mérite pas un tel honneur.

Sa collaboratrice ne savait que dire pour l'apaiser. Elle ne trouvait pas les mots.

Assis sur son siège, Paul tourna et fit un tour sur lui-même. La main sur le menton, il serra les dents et se mordit la lèvre. Subitement, il se leva.

- Promotion canapé, c'est fini !

Telle une furie, Paul franchit la porte de son bureau. Prise au dépourvu, sa collaboratrice ne put le retenir. Elle n'avait ni les mots, ni les gestes pour le calmer. Paul était devenu une boule de nerf. Il avait été piqué à vif. Dans son bureau, à travers la vitre, Pierre contemplait le spectacle. Il s'en délectait d'avance. Paul allait agir pour lui. Il n'avait ni à se lever, ni à se salir les mains. Du travail, il en aurait toujours demain. D'un pas décidé, Paul se dirigea vers le bureau du big boss. Sans prendre la peine de frapper, il pénétra à l'intérieur. Son patron n'était pas seul. Un homme, à l'allure grave se trouvait assis en face de lui. Instinctivement, Paul fit un pas en arrière. Le regard de son

patron lui fit froid dans le dos. Tel un véritable ice-berg, il était glacial. Paul avait commis sa première erreur.

- Pouvez-vous nous laisser cinq minutes ?

L'homme avec qui il semblait avoir un entretien lui fit un signe positif de la tête et exécuta sans plus attendre. Arrivé à hauteur de Paul, un clin d'œil apparut sur son visage. De long en large, il arpenta le couloir. Le patron, d'un signe de la main invita Paul à s'asseoir en face de lui. Pour ne pas le contrarier davantage, Paul obéit sans tarder. Il le regarda avec insistance et attendit qu'il lui annonce les raisons de ce dérangement.

- Désolé de vous déranger de la sorte, ce n'était pas mon intention.
- Venez-en au fait. Vite !

Le patron ne supportait pas qu'on le brosse dans le sens du poil. Qu'on le respecte était une chose, qu'on fasse tout un éloge en s'adressant à lui en était une autre. Il ne supportait pas toute cette hypocrisie qui émanait de ses employés. Ils transpiraient le mensonge, les faux-semblants. Son bureau, en verre, reflétait son agacement.

- C'est à propos de Lana...
- Je vous arrête de suite.

Paul ne voyait pas cette interruption d'un bon œil. Le patron ne voyait aucune utilité à le laisser poursuivre. Il savait pertinemment où il voulait en venir. Ce n'était qu'une question de temps pour qu'un de ses employés aborde le sujet.

- De quel côté du bureau êtes-vous ?
- Monsieur, je voulais juste....
- Répondez !

Le ton commençait à monter.

- Du côté des bons à rien.

La voix de Paul reflétait la honte, il n'était pas fier des mots qui sortirent de sa bouche. Ce ne fut que contraint et forcé qu'il lui offrit cette réponse.

Un sourire dominateur pu se lire sur le visage de Monsieur Lido. Il s'exaltait de cette situation. Il en jouissait. Rabaisser ses employés l'amusait fortement. Une distraction qui le mettait en joie.

- Êtes-vous donc apte à juger mes décisions ?
- Non Monsieur.

Paul se laissait marcher dessus jusqu'à présent. Il ne pouvait le supporter une seconde de plus. Le petit animal docile qu'il était

devenu ne pouvait le rester davantage. Tel un volcan en fusion, il ne put contrôler le magma une minute de plus.

- Sauf tout le respect que je vous dois Monsieur, vous faites une énorme erreur. Elle n'est pas qualifiée pour ce poste.
- Poste que vous détenez également. Peut-être à tort.
- Je ne vous permets pas. J'ai travaillé dur pour le mériter. J'ai fait mes preuves.
- Je sais...

Monsieur Lido s'interrompit de lui-même. Il pinça les lèvres et toussota.

- Je suis navré que vous preniez les choses comme ceci. Vous étiez un très bon élément. Un atout pour cette entreprise.

Paul ne savait que dire. L'impartialité de son patron était sans détour. La sérénité avec laquelle il lui disait les choses était déboussolante. De manière implicite, il venait de lui faire comprendre qu'il était remercié. Paul aurait voulu crier, hurler que tout ceci n'était qu'un malentendu. Dans sa tête, il se vit supplier son patron de lui laisser son poste, mais cela resta un doux souhait. Comme un mal propre, il venait de se faire renvoyer, partir la tête haute était tout ce qui lui restait à faire. Sa dignité, elle restait intacte. Le patron se leva et lui tendit la

main. Le petit sourire de satisfaction de Monsieur Lido lui donnait subitement la nausée. Après tant d'années de bons et loyaux services, Paul ne méritait pas cela. Un minimum de respect s'imposait. Son patron privilégiait la chair fraîche, la nouveauté, la jeunesse au détriment de l'ancienneté et de l'expérience. Il ne pouvait lutter. Paul se leva à son tour et lui empoigna la main. Fortement, il la serra.

- Vous ne me virez pas, je démissionne. L'informa-t-il en franchissant la porte de son bureau.

Le patron ne put contenir son sourire. Il avait gagné. Paul avait cédé. Monsieur Lido ne pourrait être attaqué pour licenciement abusif. Ses mains restaient propres, sa conscience intacte. Sans un mot d'au revoir ou de remerciements à ses collègues, Paul débarrassa son bureau. La décision était sans appel. Le cœur lourd, il rassembla toutes ses affaires accumulées ses quatre dernières années. Peu à peu, son carton se remplissait de souvenirs en tout genre. Un rictus apparut sur son visage lorsqu'il mit la main sur la plaquette de sa dernière publicité. Il en était fier. Il s'était battu jour et nuit pour que sa campagne voie le jour. Il avait avec brio su la défendre et devancer les projets concurrents. Il avait fait la différence. Une de ses plus belles réussites professionnelles. Tenu d'une main de fer par sa fierté, Paul ne laissa rien paraître. Il resta de marbre face à son départ forcé. Son visage demeurait sans expression, vide, comme si cela ne l'atteignait pas. Il donnait tout à coup

l'impression que cela glissait sur lui tel de l'eau sur la roche. Paul fit un tour sur lui-même, contempla les moindres recoins de son bureau et s'assit une dernière fois sur son fauteuil. Une page malgré lui se tournait. Il en était dans le fond nostalgique.

- Prends soin de toi, d'accord. Annonça Paul en bisant le front de sa collaboratrice.

Elle était émue. Paul était un collègue de travail qu'elle appréciait fortement. Travailler main dans la main avec lui fut pour elle un plaisir. Il était certes caractériel, mais c'était un travailleur émérite. Il avait acquis des connaissances et des compétences que bon nombre pouvait lui envier. De la perte de Paul, ils allaient s'en mordre les doigts. C'était une évidence. Sa présence, son charisme et sa créativité allaient manquer. Paul, une ultime fois franchit le seuil de la porte d'entrée de l'entreprise. Malgré les rivalités constantes qui s'étaient installées entre eux aux fils des années, Pierre était attristé. Il venait de perdre son rival, son ennemi. Travailler dans l'entreprise « Get Light » sans lui allait lui paraître bien morose. Paul enfourna son carton dans le coffre de sa voiture lorsqu'une voix l'interpella.

- Paul, attends... Entendit-il au loin.

J'accourus vers lui.

- Je ne voulais pas que ça se passe comme ça.
Je suis désolée.
- Pas autant que moi. Répondit-il en claquant le coffre de sa voiture.

Sans un regard, il partit. Je ne voulais pas que les choses se passent ainsi, mais je ne pouvais rien y faire. Ce n'était pas ma décision. Une opportunité s'offrait à moi, je ne pouvais que la saisir. À ma place, sans la moindre hésitation, il en aurait fait de même. Ce n'était que la dure loi du travail.

*

Je toquais à la porte du bureau de mon patron, pris une profonde inspiration et attendis que de sa voix rauque, il m'autorise à entrer.

- Ha Lana, vous tombez bien !

Intriguée, je dévisageais l'homme assis en face de mon patron. Pendant quelques secondes, je crus n'avoir jamais vu cet homme auparavant. En un éclair, tout me revint en mémoire. Je pensais ne jamais avoir à revoir l'homme mystère de mon accrochage en voiture de la veille. Je m'étais trompée, il se trouvait bel et bien devant moi, dans le bureau de Monsieur Lido parlant affaire. Son regard était en tout point similaire à

celui qu'il avait eu la veille, la même intensité en ressortait. L'antipathie qu'il dégageait aurait pu décoiffer un mouton.

- Asseyez-vous ! Lui ordonna son patron.

Sans piper mot, j'obéis.

- Monsieur Karl sera à présent votre collaborateur.

De sa main, il me désigna l'homme. Je tombai des nues. Je m'attendais à tout sauf à une annonce comme celle-ci.

- Mais Monsieur...

Ma tentative de protestation fut un échec. Tout ce que je pouvais dire semblait inutile.

- Ce n'est pas un sujet discutable !

J'aurais voulu effacer le sourire qui avait fait son apparition sur le visage de l'homme. J'étais déconcertée. Démunie face à cette annonce. L'homme prenait cette décision avec le sourire. Il avait l'air enjoué. À l'inverse, j'avais envie d'en vomir mon petit-déjeuner. Ma promotion devait être une bonne nouvelle, ce devait être le commencement d'une nouvelle vie pour moi. Effacer le passé et recommencer à zéro, m'ouvrir au futur qui me tendait les bras. Mon patron avait rendu cette bonne

nouvelle en véritable cauchemar. Je ne pouvais plus revenir en arrière, c'était irréversible, j'avais apposé ma signature en bas du contrat.

Monsieur Lido fit les présentations en bonne et due forme, apprenant à chacun quel allait être son rôle. Pour débiter et sceller notre collaboration, nous nous empoignâmes la main. Une poignée de main qui me parut durer une éternité. Le contact de sa peau me procura des frissons dans tout le corps. Sa main était chaude et moite à la fois. L'homme, petit à petit serra plus amplement ma main. Il voulait montrer qu'il dominait, qu'il me dominait. Je restai impassible, comme si la force de ses doigts n'avait aucun impact sur moi. Nos deux paires d'yeux se fixèrent. Mon patron assistait à un véritable duel visuel. Aucun de nous deux ne baissa le regard. Je refusais de lui laisser ce plaisir. J'attendis, patiemment, les yeux plongés dans les siens, j'attendis une faille de sa part. Las de ce petit jeu, l'homme détourna le regard. Travailler main dans la main avec lui me posait un véritable problème. S'en était presque un euphémisme. Je n'allais pas me laisser faire.

Sur la demande de Monsieur Lido, nous quittâmes son bureau. Je continuais mon chemin, lorsque la voix de mon nouveau collaborateur m'interpella. L'homme faisait tourner un objet carré dans sa main. Difficilement, je crus reconnaître un dé. L'homme cessa de le faire tourner, à la minute où il se rendit compte que mes yeux s'étaient posés dessus. La face 3 se dévoila.

- Et si on repartait à zéro ?

Aucune réaction de ma part ne se fit ressentir. Je restais de marbre face à cette demande.

- Simon. Déclara-t-il en me tendant la main.

J'hésitais. Mes yeux se figèrent sur lui. Il n'était pas pensable de lui montrer la moindre faiblesse. Je ne l'autorisais pas à gagner du terrain. Les limites, je devais les imposer dès le début. Simon bougea un minimum la main pour me rappeler qu'il attendait. Du coin de l'œil, je le fixais, par provocation, un rictus se dessina sur mon visage. Ni plus ni moins, je fis un tour sur moi-même et je partis. Simon pinça les lèvres, serra le poing et ramena son bras le long de son corps. De nouveau, il fit tourner son dé entre ses doigts. L'échec qu'il venait de subir avait un léger goût amer. L'humiliation qu'il venait d'accuser eu l'effet d'un véritable coup de poing.

*

Lorsque je passai la petite ruelle sombre en bas de mon immeuble, je reçus un appel téléphonique.

- Allô.
- Ce soir, vingt-deux heures. Déclara d'une voix rauque mon interlocuteur.

Sans me laisser le temps de répondre, il raccrocha. Je n'avais pas besoin de plus d'informations. Je savais parfaitement ce qu'il en était.

3)

Je me rendis sur les lieux de mon rendez-vous, le parking souterrain de Boissy à l'heure indiquée. Étrangement, à cette heure tardive, l'étage deux du parking semblait désert, aucune voiture n'était garée. Personne ne m'attendait. Instinctivement, mes yeux se portèrent sur ma montre. Elle indiquait 21:58. J'étais légèrement en avance. Je fis les cent pas, arpentant les places de parking de long en large. Je perdais patience. Mes yeux se posèrent de nouveau sur ma montre, il ne s'était écoulé qu'une toute petite minute, une minuscule petite minute. Seulement 60 secondes qui m'avait paru une éternité. En soixante secondes, j'avais parcouru trois allées du parking, mes pieds me menèrent de la lettre I au repère K. Impossible pour moi de rester en place. Les bras croisés contre ma poitrine, je me laissais guider. Ma sérénité n'était pas au rendez-vous, ma confiance se dissipait. J'étais emprunt aux doutes, mais ma foi était pourtant bien ancrée dans mon cœur. Au loin, je vis une voiture arriver. Pile à l'heure. Ses pneus grincèrent. Arrivée à ma hauteur, le véhicule s'arrêta. Un homme cagoulé en sortit, suivi d'un second. Prise par surprise, je n'eus pas le temps de réagir, il m'attrapa de force. J'essayai de crier, mais la main de l'homme sur ma bouche m'en empêcha. Je rassemblai toute mon énergie et tentai de le mordre. Mes dents s'enfoncèrent peu à peu dans sa chair. Un goût légèrement âpre s'installa sur ma langue. Instantanément, il retira sa main.

- La salope, elle m'a mordu.

Je venais de réveiller sa colère. D'un revers de la main, il me colla une gifle.

- Surveille ton langage s'il te plaît. Annonça ironiquement l'homme qui était resté au volant du véhicule.

Un second me posa violemment un mouchoir imbibé d'éther sur le nez. Je ne pouvais plus me débattre. Mes jambes cessèrent de gesticuler, ma mâchoire se détendit, mes forces me quittèrent, je m'endormis. Sans aucun scrupule, ils me jetèrent sur la banquette arrière de la voiture. Aussi vite qu'ils étaient arrivés, ils repartirent. Je n'avais rien vu venir. Tout s'était passé très vite, deux minutes à peine s'étaient écoulées entre leur arrivée et leur départ. L'homme à l'arrière de la voiture me contemplait. Il se mit à sourire tout en glissant sa main sous mon tee-shirt. Généreusement, il malaxa ma poitrine. La dentelle de mon soutien-gorge l'excitait. Le rouge de mes sous-vêtements anima son désir. Tel un taureau dans l'arène, il ne se contrôlait plus. Pour lui, je reflétais la luxure.

- Je sens que l'on va bien s'amuser.

L'homme sur le siège passager se retourna. Ses sourcils se froncèrent. Abuser d'une jeune femme endormie n'était pas leur genre, ils avaient plus de classe que cela. Sous le regard menaçant de son compère, il retira sa main.

- Si on ne peut plus rigoler.

Il croisa les bras pour le reste du trajet.

*

Trois hommes contre moi, je ne pouvais lutter. Je n'avais pas assez de force. Je concentrai toute ma force et mon énergie dans mes extrémités. Tel un ver de terre, je bougeais dans tous les sens. Je voulais échapper à leur emprise. D'avance, c'était voué à l'échec. Je ne faisais décidément pas le poids. Deux hommes me tenaient et le troisième contemplait la scène. Il était admiratif. Je ne voyais que leurs yeux, mais cela était déjà trop pour moi. Je ne voulais pas en voir davantage. Le regard de l'homme en disait long sur ses intentions, il était d'une noirceur incomparable, qui aurait pu assombrir une luciole. Les trois hommes se fixèrent. En un regard, ils se comprirent. Les deux hommes me tinrent fermement, leurs doigts s'enfoncèrent dans ma peau jusqu'à entrer en contact avec mes os. Autant que je le pus, je serrai les dents, jusqu'à donner naissance à une douleur sourde. Le troisième me donna une gifle. Il jouissait de sa position de force. Il sentit la puissance monter en lui. Je n'étais

rien pour lui. Je ne valais pas plus qu'une petite fiente de pigeon. Il comptait bien me le faire comprendre et entendre. J'étais certes une femme, mais je n'avais pas dans l'idée de me laisser traîner dans la boue comme cela sans réagir. Mes dents se serrèrent davantage, j'enfouis la pression qu'ils exerçaient sur mes bras, j'oubliais les picotements qui venaient de s'installer dans ma joue, et telle un lama, je crachai au visage de l'homme qui me faisait face. Je n'avais plus rien à perdre. Un acte d'une absurdité totale. Nos yeux se croisèrent. Je refusais de baisser le regard devant un pareil homme. Mon cœur s'étiolait et pleurait. J'étais enlisée dans les pourquoi et les comment. Je ne comprenais pas. Je ne comprenais pas ce qu'ils attendaient de moi. Je ne comprenais pas pourquoi moi et pas quelqu'un d'autre. Je ne pus m'empêcher de me demander ce que j'avais bien pu faire de mal pour qu'ils s'attaquent à moi de la sorte. L'avais-je mérité ? Était-ce une punition à laquelle je ne pouvais échapper ? L'homme s'essuya le visage d'un revers de la main. Il se mit à rire. Ses compagnons le suivirent. Je me retrouvais au milieu de ses trois hommes qui riaient aux éclats. La situation les amusait. Je les trouvais pathétiques. Je dus me contenir pour ne pas me mettre à rire à mon tour. Ils étaient désespérants, tellement sûrs d'eux. Par orgueil, l'homme cessa instinctivement de rire et tout à coup son visage se ferma de nouveau. Il me mit une seconde gifle. Il ne contrôlait pas sa force. Par la violence du coup porté à mon visage, je titubai malgré le poids qu'exerçaient les deux hommes sur moi. La trace laissée par ses doigts resta visible quelques minutes. Ma joue rougit. L'homme

était fier de lui, fière de son geste. Il fit un signe de tête à ses compères et tous deux sortirent du garage. À peine franchie la grande porte, que l'un deux retira sa cagoule. Il se gratta généreusement les joues et le cuir chevelu. Il ne pouvait plus supporter le contact de la matière avec sa peau. Il se sentit de nouveau libre. Son visage respirait à nouveau. Les démangeaisons s'estompèrent. Le second ne le suivit pas dans sa démarche de sensation de liberté. Il était apeuré, tenu par l'idée que je puisse le reconnaître. Il ne voulait pas prendre le risque de laisser le moindre indice. Tous deux s'assirent sur une pierre devant le garage.

- Il a bien mérité sa récompense.
- Le terrain sera tout chaud pour nous.

Comme deux vieux copains en vacances, ils prirent des bières dans le coffre de leur voiture et s'allumèrent une cigarette. Ils passèrent le temps en attendant leur tour.

*

À l'intérieur du garage, je tentais de m'en sortir sans trop de bleu à l'âme. Revenu à égalité, j'osai espérer qu'à un contre un j'aurais plus de chance de m'en sortir indemne. Sans réfléchir, je courus à l'autre bout de la pièce. Ce n'était plus moi qui contrôlai mon corps, mais mes pieds qui me guidaient. Je souhaitais gagner du temps, juste quelques minutes le temps de

trouver un moyen d'en réchapper. L'homme perdait patience. Le jeu du chat et de la souris l'excitait au début, mais à présent cela l'énervait. Il voulait passer à la vitesse supérieure, passer aux choses sérieuses. Il n'avait pas toute la nuit devant lui. Il m'attrapa et me jeta au sol. Sauvagement, il se rua sur moi. D'un geste brusque, il déchira ma chemise. Les boutons de la chemise sautèrent et s'éparpillèrent autour de moi. De sa langue, il parcourut ma poitrine. Un point à l'estomac me tenait, j'avais envie de vomir. Lorsque je sentis le souffle chaud de sa respiration se rapprocher de mon visage, j'eus un haut-le-cœur plus important. J'eus la désagréable impression que cela faisait trois jours qu'il ne s'était pas brossé les dents. L'odeur qui se dégageait du trou béant qui lui servait de bouche me déconcerta. Comment pouvait-on avoir la prétention de violer des femmes avec une hygiène telle que la sienne ? Il venait de perdre toute crédibilité quant à ses prouesses sexuelles. Je n'osais imaginer l'entretien du reste de son corps. Je me débattais, encore et encore. Plus je protestais, plus je sentais l'organe génital de l'homme se raidir. Je pouvais le sentir à travers son jean. La résistance l'excitait. De sa main droite, il me caressa les cheveux. De l'autre, délicatement, il ouvrit mon pantalon. Je me retrouvais seule face à mon destin. À la minute où il lui descendit mon pantalon en bas des genoux, mon dernier espoir s'évanouit. Je réalisais véritablement ce que j'allais subir. Je ne pouvais plus m'en sortir, je n'en ressortirais pas indemne de toutes lésions. Doucement, l'homme fit glisser ses doigts sur ma jambe, comme il l'aurait fait lors d'un acte consentant construit

autour de l'amour. Je fus chamboulée par cet acte de douceur, de délicatesse. Du bout de ses doigts, il caressa ma partie intime. Cet instant calme de préliminaire aurait pu provoquer des frissons dans mon petit corps. En d'autres circonstances, j'aurais pu éprouver du plaisir. L'homme essayait de me détendre, mais malgré ses élans de tendresse, il accusait les échecs. Je ne pouvais vraiment lutter, mais je pouvais un minimum ne pas lui faciliter la tâche. Rapidement, il ouvrit à son tour son pantalon. Instinctivement, je me raidis, contractant tous les membres de mon corps. Telle une statue de cire, je me figeai. De toutes mes forces, je me débattis. Je ne pouvais me résigner à vivre l'horreur sans réagir. Rester allongée sur le sol sans me débattre était inconcevable. Je me débattis autant que mes forces me le permirent. Je bougeais mes jambes dans tous les sens, mes poings atterrirent sur sa poitrine, ma tête tournait de droite à gauche, de haut en bas. Il m'attrapa les bras et me colla contre le sol. De ses pieds, il me bloqua les jambes. Maître de la situation, il se sentait poussé des ailes. J'avais le sentiment de n'être qu'une chienne. violemment, il me pénétra. J'avais mal. Plus j'émettais une résistance, plus l'homme y allait violemment. Ce n'était pour lui qu'un jeu, j'attisais son désir. Je fronçai les yeux et serrai les dents. Je refusais de lui donner cette satisfaction. Je ne pouvais pas lui montrer que j'avais mal. Je ne me permettais pas de crier, j'empêchais tout son de sortir de ma bouche. L'homme se faisait du bien, il prenait du plaisir. Il jouissait de cet instant qu'il qualifiait de magique. Au-dessus de moi, il me montrait son côté dominateur. De la sueur coulait

le long de son front, le long de ses joues. Des petits bruits d'extase s'échappèrent de sa bouche. L'homme sortit de mon corps. Il avait chaud, il transpirait. Je sentis tout à coup l'espoir renaître en moi. J'essayai coûte que coûte de me traîner hors de sa portée. C'était maintenant ou jamais. Difficilement, je me traînais vers les bottes de paille entreposées dans un coin du garage.

- Tu vas où comme ça ?

Il tira sur mes jambes pour me ramener à sa hauteur. Mes coudes râpèrent sur le sol. Un élanement aigu me tint. Il n'avait pas la moindre pitié. Il souleva mes jambes, mit mes pieds sur ses épaules et d'un mouvement sec du bassin, il me pénétra de nouveau. Il n'en avait pas eu assez. Ce n'était pour lui jusqu'à présent qu'un échauffement. Sur le choc de ses va-et-vient, mon corps bougeait. Mes os frottaient sur le sol, me procurant une douleur insupportable. Mes articulations me faisaient mal. Je souffrais comme jamais auparavant. L'homme me réduisait plus bas que je ne l'étais déjà. Il s'emmenait lui-même au septième ciel sans se soucier de moi. Il donna un coup d'accélération et il éjacula dans mon corps dans un cri de jouissance. Lorsqu'il eut fini, il se retira. Sans un mot ni même un regard, l'homme partit, me laissant à la merci des deux autres hommes. Mes yeux me brûlèrent, les larmes me piquèrent le nez. Je ne pleurais pas. Je n'y arrivais pas. Les yeux dans le vague, je devins une coquille vide.

*

Je me retrouvais allongée sur le sol du garage, nue comme un ver. Ils m'avaient attaché les pieds et les mains aux poutres qui maintenaient la surface debout, tel un vulgaire morceau de viande. Ils m'avaient tout simplement écartelé pour rendre la pénétration plus facile et ma combativité plus restreinte. Les membres liés, je ne pouvais lutter. Je n'avais d'autres choix que de subir.

Le froid de novembre refroidissait grandement le béton. À même le bitume, j'avais froid. Les nuages dans le ciel s'amoncelaient au même rythme que mes idées noires, annonceurs d'une tempête de larmes que rien ne semblait pouvoir apaiser. Le peu d'énergie qui me restait suffit à me faire trembler. Je ne sentais plus mon corps. Ils m'avaient laissée là, sans même une couverture pour me réchauffer, pour me recouvrir. Ma fierté s'en était allé en même temps que mes vêtements. Je ne possédais plus rien. Je me retrouvais seule, dans un endroit qui m'était inconnu. Je restais impassible. La tête sur le côté, je fixais le plafond. Mes pupilles ne bougeaient pas, j'étais comme hypnotisée. Les bruits aux alentours ne captaient pas mon attention. Le son des pas qui se rapprochaient de moi ne m'alarma pas. L'opportunité qu'on m'entende m'était offerte, mais crier ne me vint pas à l'esprit. J'étais comme déconnectée de la réalité, comme si je ne vivais plus. Inerte. Je ne bougeais pas un orteil. Lutter m'était devenu impossible. Mes

yeux se fermèrent. Mes forces me quittèrent peu à peu. Je
sombrai dans le sommeil.

4)

En cette nuit, il pleuvait des cordes. Étienne arriva chez lui, trempé jusqu'aux os, de la tête aux pieds. Il ne fut pas étonné de trouver Chloé devant son ordinateur.

- Ça va ma chérie ? Lui demanda-t-il en l'embrassant.
- Fais attention un peu. Répondit-elle simplement.

Les cheveux détrempés du jeune homme gouttèrent sur la feuille de la jeune femme. En reculant, son coude tapa par inadvertance dans la tasse à café de sa compagne. Le contenu se déversa sur les papiers de la jeune femme. L'encre se mit à baver, les mots devinrent illisibles. La feuille, qu'elle avait mis grand soin à garder propre, net, devint un brouillon en l'espace de quelques secondes. Une grosse tache noire avait fait son apparition en plein milieu de sa feuille. Tout le travail effectué réduit à néant, les heures passées dessus envolées. Il ne lui restait plus qu'à recommencer.

- Étienne merde sérieusement !

Sa voix avait changé du tout au tout. Jamais elle ne lui avait parlé sur ce ton-là. Étienne ignorait qu'elle en était capable. Chloé chiffonna la feuille de papier, en fit une boulette et d'un

geste souple du poignet la jeta directement dans la corbeille. D'un regard accusateur, elle fixa son conjoint.

- Quel accueil. Grommela-t-il.

Étienne ne se fit pas prier pour aller se changer. Une scène de ménage n'était pas le programme qu'il espérait pour la soirée. Il avait d'autres projets en tête qui n'incluaient pas de dispute. Frustré, il se dirigea vers la salle de bain. Il ôta ses vêtements, prit sa serviette de toilette et se sécha les cheveux. Ses cheveux noirs, essorés, hérissés sur la tête, il mit sa serviette autour de son cou. Le jeune homme se contempla dans le miroir. Les yeux rivés sur son tatouage. Des dés entremêlés d'une chaîne sur le torse au côté gauche, non loin du cœur. Les contours légèrement enflés laissaient présager le caractère nouveau du tatouage. Il n'avait pas encore eu le temps de cicatriser. De petites peaux noires s'en échappaient. Le surplus d'encre s'en allait. Les dégradés de noir et de blanc lui donnait un effet de mouvement. Étienne posa délicatement sa main gauche dessus. Ses yeux se fermèrent. Il respira profondément. La main toujours sur le cœur, ses doigts se crispèrent, jusqu'à ce que son poing se ferme totalement. Étienne semblait ailleurs, son corps était ici, mais son esprit s'en était allé. Il était perdu dans ses pensées.

- Je suis désolée.

Contre toute attente, Chloé vint s'excuser. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais elle avouait s'être légèrement emportée contre Étienne. Ses mots résonnèrent dans la tête d'Étienne, mais il lui fallut quelques secondes pour réagir.

- Ce n'est rien.

À vive allure, il enfila son tee-shirt. D'un corps plutôt musclé, Étienne n'avait aucune raison d'être pudique, au contraire, il pouvait être fier d'afficher une musculature telle que la sienne. Ses abdominaux et ses pectoraux se dessinaient à la perfection. Il prenait soin de lui et de son corps et cela se voyait. Pourtant, ce soir-là, il se cachait. Il dissimulait quelque chose à sa compagne. Chloé s'approcha de lui et souleva son tee-shirt.

- Tu es tatoué maintenant ?

La voix de Chloé traduisait sa surprise. Étienne rabaissa le tee-shirt sèchement. Il sortit de la salle de bain.

- Vesuvio ?
- Pardon ?
- La pizza. Vesuvio, ça te va ?

La carte des pizzas en main, il composa le numéro.

- Peu m'importe.

Étienne sentit le pesant regard de sa compagne sur lui. L'appel terminé, il la prit dans ses bras.

- Tu m'as manqué pendant ces trois jours. Déclara-t-il en l'embrassant dans le cou.

Étienne savait comment s'y prendre, comment l'amadouer. Avec la jeune femme, il parvenait toujours à ses fins.

- Ne change pas de sujet s'il te plaît...

Étienne ne lui laissa pas le temps de poursuivre. Il l'embrassa langoureusement. Chloé commença par émettre une résistance. Elle tentait d'esquiver les baisers de son petit ami. Doucement, avec délicatesse, Étienne déboutonna sa chemise. Avec passion, il posa ses lèvres sur son cou. Ses mains parcoururent son corps. Ses caresses ne laissèrent pas Chloé indifférente, elle frissonna. Elle ne put résister plus longtemps et succomba à son charme. Étienne porta la jeune femme jusqu'à leur chambre, comme lors de leur première nuit. Leurs yeux se croisèrent. Ils reflétaient l'amour, le seul et l'unique.

- Je t'aime. Lui murmura Étienne à l'oreille.

Chloé sourit et l'embrassa. Elle crut que son cœur allait sortir de sa poitrine. À l'intérieur de son corps, c'était le feu d'artifice.

L'annonce d'Étienne lui procura des frissons dans tout le corps. Elle aimait entendre ces mots de sa bouche. L'entendre lui dire « je t'aime », elle ne pouvait s'en lasser. De sa bouche, ils étaient emprunts d'une grande beauté. Avec lui le verbe aimer prenait tout son sens. Tendrement, Étienne la déposa sur leur lit. Avec sensualité et passion, ils passèrent une magnifique nuit. Leurs retrouvailles furent magiques. Étienne lui fit l'amour comme au premier jour.

Dans les bras de l'homme qu'elle aimait, Chloé se sentait bien. Son corps était chaud, une véritable bouillotte. Il brûlait d'amour pour elle. La tête sur son torse, elle sentait son cœur battre. Il battait vite. Le bras sur son ventre, Chloé l'enlaçait, comme si elle voulait le retenir, l'empêcher de partir à nouveau. Du bout de ses doigts, Étienne caressait son visage. La beauté qu'elle dégageait l'émouvait. Dans ses bras, il tenait un ange. Il aurait pu rester comme cela pendant des heures et des heures. Ils étaient comme coupés du monde, dans un monde parallèle où seul leur amour avait de l'importance.

- Parle-moi. Finis par lui dire Chloé.

Chloé brisa ce beau silence qui s'était installé entre les deux amoureux. Lui demander une explication la démangeait, elle ne put se contenir une minute de plus. Étienne savait ce qu'il en était, quel sujet elle souhaitait aborder. Chloé fit délicatement glisser sa main jusqu'à ce qu'elle arrive à hauteur de son tatouage. Il lui prit la main et la serra tendrement. Leurs deux